

Temps, description et interprétation

Présentation du volume

Louis de SAUSSURE

Université de Neuchâtel

louis.desaussure@unine.ch

Ce volume des *Travaux neuchâtelois de linguistique* est le premier dont la réalisation a été confiée au Groupe de recherche en sémantique et pragmatique de l'Université de Neuchâtel, créé en 2005 et attaché à la linguistique générale. Il rassemble une série de contributions dont la plupart s'inscrivent, avec plus ou moins d'implication, dans le cadre d'un projet portant sur des types d'usages particuliers des expressions temporelles (projet FNS N° 100011-108149).

Le titre de ce volume, *Temps, description et interprétation*, ne doit pas faire croire à un excès d'ambition de notre part: il joue sur un double-sens des termes, sens commun et sens technique. Nous viendrons au sens technique dans quelques instants, mais puisque double sens il y a, c'est peut-être également ici l'occasion de parler de la description et de l'interprétation linguistique en général selon notre point de vue, en guise de préliminaire.

Pour les auteurs de ce volume, ce qui relève du *code* linguistique est fortement sous-déterminé par rapport au résultat en termes de communication. C'est un point qui fait consensus pour un grand nombre de chercheurs: le *modèle du code* qui suppose une transparence du code par rapport aux objets qu'il transmet (et par voie de conséquence l'accès direct aux pensées par le langage), est obsolète, irréaliste. En ceci, les réflexions sémantiques et pragmatiques qui s'expriment ici s'inscrivent dans une tradition résolument contextualiste, qui insiste considérablement, dans la lignée gricéenne, sur la place de l'activité du raisonnement spontané, c'est-à-dire de l'inférence, dans la construction par un individu du sens qu'il attribue à l'intention du locuteur.

Dans cet esprit, *décrire*, ce n'est pas seulement épuiser – autant que faire se peut – l'ensemble des données exemplaires d'un phénomène particulier, pour documenter ce phénomène (nous entendons ici *phénomène* sans aucune référence à une tradition philosophique particulière). C'est également organiser la description pour associer aux effets de sens des causalités liées au contexte. La tâche est donc également interprétative.

De quelle nature sont les données, les observables? Pour la sémantique et la pragmatique classique, comme le lecteur le sait bien, la méthode de base

consiste à contraster des paires et des séries, où l'on modifie un paramètre particulier pour en observer l'effet. Ce paramètre, pour nous, est soit du domaine du code, auquel cas le contexte est réputé sans variation. Par exemple, on peut s'interroger sur la différence entre la modalité exprimée par *C'est peut-être le facteur* et par *Ce sera le facteur* dans le contexte où l'on vient de sonner à la porte. Dans un deuxième cas, ce qui nous renseigne, c'est la variation contextuelle. On réfléchira alors par exemple sur *Ce sera le facteur* qu'on vienne de sonner à la porte ou qu'on soit dans un autre contexte, par exemple qu'on se demande qui apportera la bonne nouvelle le jour où elle arrivera. De la sorte, nous observons les sortes de contraintes que le contexte exerce sur l'interprétation des données sémantiques. D'ailleurs, nous considérons que les contraintes sémantiques sont généralement plus faibles que les contraintes pragmatiques (contextuelles): les prédictions de la sémantique sur l'impossibilité de telle ou telle réalisation sont en fait relativement abstraites, tant le langage en usage concerne des énoncés qu'on peut se représenter comme réels et assortis d'un vouloir-dire, qui commande une adaptation du sens au contexte lorsque c'est nécessaire.

Nous venons de dire que ces manipulations nous *renseignent*. Plus précisément, ces manipulations nous permettent de formuler de nouvelles hypothèses, d'affirmer des hypothèses en cours, ou d'infirmer une hypothèse préalable ou entretenue par d'autres chercheurs; ce n'est que dans ce dernier cas, à vrai dire dans un sous-ensemble de ces derniers cas, qu'un point est éventuellement démontré, tant il est vrai que rien de positif n'est jamais vraiment démontré, mais que les erreurs peuvent l'être en général.

Nous progressons sur la ligne tracée par Grice au moment où il discute le cas des implicatures sensibles au contexte. Nous faisons donc impérativement intervenir la représentation d'un énoncé *dans un certain contexte*. En ceci, nous exigeons un départ fondamental par rapport à la sémantique traditionnelle quand elle reste envisagée uniquement en type et non en occurrence; en ceci également nous rejoignons bien entendu le courant principal en sémantique et pragmatique dont la démarche va clairement dans le sens d'une contextualisation nécessairement précoce dans le traitement des énoncés par les destinataires. L'article d'Ahmed Khallouqi nous semble exemplifier cette approche contextualiste de manière particulièrement évidente lorsqu'il défend une application pragmatique à la sémantique des verbes d'état: les propositions de la sémantique canonique y sont contredites par l'observation de la variation contextuelle d'une manière qui laisse peu de place à la contestation; il s'inscrit dans la recherche récente en pragmatique lexicale qui modifie considérablement la profondeur de champ, si l'on ose dire, de la description linguistique. Notre perspective est donc externaliste en ce qui concerne l'interprétation du langage: l'interprétation n'est pas donnée mais construite, et, même, le contexte n'est pas non plus un donné mais également

une construction. C'est pourquoi nous admettons que la compréhension exige une contextualisation.

Minimiser la part du code et maximiser celle de la sensibilité au contexte, comme nous le faisons, ne doit pas pour autant nous conduire à supposer que le code n'aurait aucune existence. Il faut un appariement quelconque entre du matériau linguistique et du matériau de pensée, sans quoi rien de tel que la communication verbale ne pourrait exister qui ne se réduise à des mécanismes réflexe et non des mécanismes représentationnels. Ceci dit nous sommes assez loin du Saussure d'imagerie d'Epinal qui veut que la structuration de la pensée soit purement réalisée par une langue conventionnelle – une position proche par ailleurs de beaucoup d'autres paradigmes liés au déterminisme linguistique –. Contrairement à l'idée du signe saussurien tel qu'il est présenté par la *doxa*, le lexique lui-même est, dans sa composante sémantique même, de plus en plus considéré comme dépendant du contexte, contexte linguistique par les collocations, la polarité etc., mais aussi contexte extra-linguistique. Que dire des relations de détermination de l'adjectif dans *une pomme rouge* et *un pamplemousse rose*, ou dans *épuration ethnique* et dans *musique ethnique*? Que dire de la platitude de *La Hollande est plate* face à celle d'une table? De la proximité et de la différence entre l'ouverture d'une bouteille de vin et l'ouverture d'un restaurant? Il paraît bien pauvre ici de ne voir qu'une relation d'appariement entre une expression formelle et un concept bien délimité, tant la variation d'emploi plaide pour un mécanisme de spécification ou d'élargissement selon les cas (Sperber & Wilson, 1997). Il paraît bien meilleur de voir une relation d'expérience entre l'expression formelle et un potentiel, ce *signifié de puissance* que nous proposait déjà Gustave Guillaume, de manière sérieusement plus fine que ce que suggère la version des variations discrètes mais déterminées par le système lui-même qu'on associe trop souvent à la notion de polysémie. Pour nous, cette partie lexicale du code est essentiellement un *accès*, une *relation* à un ensemble de données encyclopédiques dont l'acquisition lexicale et l'expérience quotidienne circonscrivent le champ de manière plus ou moins souple. Ici aussi nous suivons Sperber & Wilson.

Et le sens? Beaucoup tient à ce que l'on peut vouloir mettre ici dans *sens*. Pour ce qui est de la signification, nous en avons dit quelques mots; qu'il existe quelque chose comme une signification invariante mais totalement développée pour tous les items lexicaux est un point qui peut être mis en doute. Pour ce qui est du *sens*, on admet généralement qu'il s'agit de contenus développés que nous obtenons lorsque nous éprouvons l'impression d'avoir compris ce qu'on nous dit. Le sens commun parle ici de *meaning* en anglais, de *vouloir-dire* en français, comme dans *qu'a-t-il voulu dire*? Il y a de nombreuses théories du sens, mais celle qui est à peu près consensuelle chez les principaux héritiers de Grice fait référence précisément

à ce *vouloir-dire*; on dira alors que le sens est l'ensemble des informations obtenues par le traitement en contexte d'un stimulus linguistique, et qui de manière générale ne se réduit pas à ce que la phrase seule, sans intervention des données contextuelles, permet de tirer (le *dit* de la tradition gricéenne). Le sens est une hypothèse, ou un ensemble d'hypothèses, que forme le destinataire à propos du vouloir-dire du locuteur, c'est-à-dire de son *intention* au sujet de la communication en cours. Comme la formulation de cette hypothèse résulte d'un calcul (au sens large), d'un processus inférentiel, celui de la compréhension, nous pourrions dire que le sens égale la compréhension, comme le propose la tradition pertinentiste, mais cela exige d'avoir un modèle de la compréhension, et de préciser tout de même que le sens est la compréhension *obtenue*. Ce sens-là existe nécessairement, mais il relève d'une complexité remarquable, à la mesure inverse de la spontanéité incontrôlable avec laquelle nous l'obtenons en tant que sujets parlants. Comme nous avons un accès spontané au sens par l'intermédiaire de notre compétence langagière, ces mécanismes ont caractère relativement opaque – mais ce problème, avec celui du métalangage, est un grand classique parmi les soucis épistémologiques des sciences du langage, et nous n'y reviendrons pas ici.

Il reste que pour nous le langage a deux fonctions principales: une fonction représentationnelle, qui permet à un locuteur de représenter du sens à un destinataire (ou à sa propre intention), et une fonction sociale, qui permet à un individu de se coordonner à d'autres individus de diverses manières. Il va de soi que nous ne placerons pas ces deux fonctions sur le terrain de la concurrence, même si nous pensons que la première est une condition nécessaire de la deuxième. Nous nous contentons ici de traiter de la première fonction, tout en suivant avec intérêt la recherche qui se fait sur l'autre fonction, sociale, et même psychosociale, du langage, en formant des vœux pour que des interfaces s'établissent de manière productive entre les deux domaines. Dans notre article sur le futur putatif (Morency & de Saussure, dans ce volume), nous concluons d'ailleurs que l'effet de sens du futur putatif est peut-être bien à rechercher, *in fine*, du côté de la détermination des actions dans l'échange concerné. Ce point de conclusion, à laquelle nous avons abouti de manière inattendue, nous a ravis par les potentialités qu'il nous a semblé receler sur l'apport mutuel de la recherche sémantique-pragmatique telle que nous la menons et de la recherche qui se fait dans le domaine de l'interaction.

Après cette longue digression, commandée par un volume dont la tonalité n'était peut-être pas encore courante dans les TRANEL, il convient de revenir au sujet qu'il aborde en propre.

De fait, le titre du volume, *Temps, description, interprétation*, fait aussi techniquement allusion à deux usages du langage discriminés par Sperber et Wilson, une dichotomie dont l'utilité est pour nous cruciale, entre usages

descriptifs et *interprétatifs* du langage; non que nous suivions une ligne canoniquement sperber-et-wilsonienne, mais cette distinction ouvre une manière de considérer certains énoncés très productive. Un locuteur fait un usage *descriptif* du langage lorsqu'il rend manifeste à son interlocuteur une représentation au sujet d'un fait (mondain ou fictif, présenté comme réel ou comme souhaitable). Un locuteur fait en revanche un usage *interprétatif* du langage lorsqu'il rend manifeste à son interlocuteur une représentation non pas au sujet d'un fait quelconque, mais au sujet d'une *autre représentation* (à son tour au sujet d'un fait). Les cas les plus évidents d'usages interprétatifs sont les cas d'ironie ou de pensée / parole rapportée, mais ce que d'autres approches traitent sous le terme de *polyphonie* se laisse également aborder avec plus de précision par l'intermédiaire de cette notion (Saussure, 2006a).

Supposons que Marie ait prédit hier à Pierre qu'il ferait beau aujourd'hui, et que les deux aient convenu de faire un pique-nique; à l'heure convenue, il pleut des cordes, et Pierre dit *Beau temps pour un pique-nique*. Ce faisant, il ne produit pas un simple trope antiphrastique: il exprime sa pensée (une certaine attitude) à l'égard d'une certaine représentation, en l'occurrence la prédiction de Marie de la veille. Pierre a donc produit une représentation non d'un fait, mais d'une autre représentation. Par ce moyen, il donne à entendre un état mental subjectif, sans doute d'ailleurs non littéralisable, au sujet de la proposition représentée (une attitude propositionnelle). Le style indirect libre montre également très bien cet effet subjectif de la représentation de représentation, c'est-à-dire de la métareprésentation. Dans un énoncé comme *Comme la maison lui semblait vide maintenant!*, en contexte de style indirect libre, l'énoncé ne renvoie pas à un fait seul (que la maison semble vide au personnage), mais à une attitude, un état mental subjectif de ce personnage, qui est donné à comprendre au sujet de ce fait; ici, il s'agit de la représentation personnelle du personnage au moment où sa pensée au sujet de la vacuité de la maison a lieu. L'auteur a fait ici un usage interprétatif de la forme linguistique. On remarque en particulier cette évidence qu'ici, le déictique temporel *maintenant* ne renvoie pas à S (le moment de l'énonciation) mais au moment où la pensée du personnage est entretenue, autrement dit *maintenant* renvoie au moment où la représentation métareprésentée est censée avoir lieu, et non au moment où la représentation enchâssante – ici implicite – a lieu. C'est le maintenant du personnage, un maintenant subjectif, et non le maintenant d'une autre instance, locuteur-scripteur, destinataire, narrateur. Ce *maintenant* est utilisé *interprétativement* dans notre cas, et cette interprétation est obtenue par enrichissement pragmatique.

Quelques éléments de contextualisation s'imposent ici, notamment sur la notion d'*enrichissement pragmatique*, qui accompagne plusieurs des travaux présentés dans ce volume.

Selon l'architecture classique que Charles Morris avait posé pour répondre aux différentes tâches à l'œuvre dans la compréhension sémiotique (le véhicule, le désignatum et l'interpréteur), l'analyse linguistique des énoncés devait se dérouler, une fois la description phonologique et morphologique épuisée, sur trois niveaux principaux: la syntaxe, qui est censée produire une structure logique (généralement dite *forme logique*), la sémantique, qui est censée produire une interprétation de cette structure en termes de signification vériconditionnelle, par le biais en particulier de la saturation des expressions référentielles et la dénotation en général, et la pragmatique, qui est censée produire une interprétation étendue de l'énoncé qui soit conforme aux nécessités de la communication en contexte. Cette architecture classique a été déclinée dans un nombre considérable de modèles et sous des formes très variées; dans la plupart de ces modèles, la pragmatique restait une sorte de boîte noire, dans laquelle cohabitaient tant bien que mal l'idée d'une détermination austinienne ou searlienne des actes de langage (dans l'idée qu'un énoncé ne serait interprété que lorsque l'acte de langage qu'il sert à réaliser est identifié), celle d'une organisation rituelle ou *praxéologique* de l'interaction, dans la tradition Goffmann - Roulet, ou, dans les approches plus informationnelles ou référentielles, la dérivation de contenus implicites, les implications ou *implicatures* de la tradition gricéenne. La syntaxe formelle, tout comme la sémantique formelle, purent un temps s'accommoder de versions informelles de la pragmatique et de l'analyse du discours, tant qu'elles cherchaient leur propre mode de relation, c'est-à-dire leur *interface* (réalisée d'abord par le modèle montagovien puis par des standards plus simples, cf. Heim & Kratzer, 1998). Assez vite, il est apparu que si la signification (le niveau sémantique) pouvait s'exprimer dans une certaine mesure selon les termes de la logique formelle, le niveau vériconditionnel de l'analyse sémantique requérait un modèle de référence, ou *monde*, qui ne pouvait guère être que pragmatique d'une manière ou d'une autre, ou, disons, contingent. Des conditions de vérité ne sont assertables que relativement à un environnement de référence dans lequel la saturation des variables est possible. De plus, dès que le niveau du discours est concerné, la sémantique est contrainte d'adopter une version évolutive d'un tel modèle, ne serait-ce que pour traiter les cas d'anaphore. La SDRT de Lascarides & Asher (*Théorie des représentations discursives segmentées*, dont l'article d'Yves Scherrer dans ce volume résume de manière critique les augmentations récentes), mariant deux théories antérieures en analyse du discours, l'une formelle (la DRT de Kamp) et l'autre informelle (la *Théorie des structures rhétoriques* de Mann & Thompson), est un excellent exemple de la manière dont le fossé entre l'analyse phrastique et l'analyse discursive, en termes de contenus, a été comblé par ce qu'on a appelé les sémantiques du discours. De telles théories sont proprement sémantiques, car elles ne traitent que le code, et car elles subordonnent la détermination de paramètres pragmatiques comme l'acte illocutoire ou, tout simplement, l'implicature, à la dérivation première de

contenus sémantiques totalement développés (un point de vue partagé par un certain nombre de chercheurs qui voient encore l'architecture morrissienne comme représentant la séquentialité des opérations réalisées durant la compréhension; la pragmatique vériconditionnelle de Récanati en est un exemple, si notre lecture de ses travaux est la bonne).

Il est intéressant de noter que les relations rhétoriques conçues par une approche comme la SDRT sont avant tout des relations temporelles, et portent des étiquettes qui font immédiatement référence à des questions d'ordonnement temporel: *narration, explication, résultat, arrière-plan...*; de ce fait, la SDRT a eu un impact très important dans la recherche sur la temporalité du discours et a servi de base de contraste théorique pour certaines approches radicalement pragmatiques de la temporalité comme celles qui sont illustrées dans Saussure (2003) et plus généralement dans plusieurs articles de ce volume inspirés de près ou de loin par la pragmatique procédurale (cf. Saussure, 2006b et 2007): ainsi en va-t-il en particulier de l'article d'Izumi Tahara, consacré à deux adverbes temporels, *déjà* et *bientôt*, des articles de Louis de Saussure sur *maintenant* et de Patrick Morency et Louis de Saussure sur le futur putatif.

La SDRT comme approche formelle du discours pourrait être vue comme se cantonnant à une conception interne de la langue, dès lors que les effets pragmatiques, qui sont essentiellement constitués par les relations interphrastiques, sont le résultat automatique d'un calcul d'inférence fondé sur quelques principes logiques d'organisation des prémisses. Autrement dit, la SDRT admet la détermination *sémantique* du sens (Asher défend par ailleurs une conception *large* des contenus linguistiques, où le contexte joue un rôle également crucial, Asher, 2007). La SDRT a rencontré un ensemble de limites et de problèmes, outre le peu de plausibilité cognitive du calcul qu'elle utilise (un raisonnement non-monotone qui exige que toutes les interprétations puissent être tirées avant que le choix correct puisse être précisé par le moteur de calcul).

Les auteurs rassemblés dans ce volume posent dans leur ensemble un principe contraire à celui de la SDRT et des sémantiques du discours en général: celui de la *sous-détermination sémantique* (un point cependant sans objet dans les contributions de Sylviane Schwer et Yves Scherrer). Selon le principe de la sous-détermination sémantique, le niveau linguistiquement codé n'épuise pas le sens obtenu par le destinataire après le traitement complet, contextuel, de l'énoncé. Cela revient à dire que, loin d'adopter le modèle de Morris, l'activité cognitive humaine de compréhension fait intervenir très tôt des données pragmatiques, externes, extralinguistiques, contextuelles: connaissances du monde, bien entendu, mais également situationnelles, conventionnelles, etc., comme nous l'avons suggéré plus haut dans cette introduction.

Le modèle gricéen de la compréhension, y compris dans ses diverses versions néo-gricéennes (Levinson, Horn, etc.) se fonde sur des conventions d'usage du langage ou de *conversation* pour expliquer l'aptitude du destinataire à interpréter des contenus implicites, qu'ils soient totalement développés propositionnellement, comme lorsque *Il pleut* peut permettre en contexte de communiquer *Tu ne peux pas aller jouer au tennis*, ou qu'ils soient simplement réalisés par l'ajout d'un complément comme lorsque *Pierre a trois enfants* s'interprète comme *Pierre a exactement trois enfants* ou que *Pierre gagne cinq mille francs par mois* s'interprète comme *Pierre gagne approximativement cinq mille francs par mois*. C'est bien entendu Grice, à travers la dichotomie entre signification naturelle et signification non naturelle, qui a introduit l'idée qu'un contenu sémantique doit faire aussi l'objet d'hypothèses de la part du destinataire pour recevoir une interprétation complète. Pour Grice et pour tous ses successeurs – y compris donc pour Searle dans son modèle canonique des actes de langage indirects – il est donc nécessaire pour le destinataire de postuler une intention, c'est-à-dire ce *vouloir-dire* déjà évoqué dans ces pages.

Les trente dernières années de l'évolution de la recherche en pragmatique ont été marquées profondément par la psychologie cognitive et la philosophie de l'esprit. Il était somme toute assez naturel que, si l'on admet qu'il existe une intentionnalité de communiquer au-delà du contenu sémantique, cette intentionnalité soit imaginée ou représentée par le destinataire selon des principes de découverte du sens: ce n'est évidemment pas un processus arbitraire relevant du hasard que de construire du sens. Sperber & Wilson ont eu l'avantage de considérablement simplifier le modèle gricéen en fondant la découverte des contenus dépendants du contexte sur le respect d'un principe d'économie qu'ils ont développé en relation avec quelques postulats de la philosophie de l'esprit et de la psychologie expérimentale, notamment au sujet de la spéculation des individus au sujet des intentions d'autres individus, y compris de ces fameux vouloir-dire; leur principe général du moindre effort montre simplement que les idées des phonologues pragois puis d'André Martinet sur l'économie du langage, diachronique ou non d'ailleurs, sont parfaitement généralisables au niveau de la synchronie pragmatique. Aujourd'hui, ce qui apparaît comme des contributions majeures de leur part concerne donc non seulement l'analyse sémantique - pragmatique, dans laquelle leur conception de la sous-détermination sémantique permet une explication élégante des contenus communiqués non explicitement, y compris les fameux ou prétendus constituants *non articulés* largement discutés dans l'œuvre de John Perry, mais aussi le modèle général de la rationalité humaine à l'œuvre dans l'enrichissement pragmatique des énoncés qu'ils proposent. La notion de *métareprésentation* occupe à cet égard une place de choix, sur laquelle nous reviendrons, car elle a directement maille à partir avec les emplois non descriptifs des formes linguistiques, en particulier les emplois que nous qualifions plus haut d'emplois *interprétatifs*.

Aujourd'hui, l'interface entre sémantique et pragmatique fait l'objet d'intenses débats, tant il est évident que la détermination contextuelle des contenus communiqués est forte, et tant il est également évident qu'il est nécessaire aux individus de disposer de procédures qui se surajoutent aux procédures de décodage, et qui sont des procédures d'interprétation pragmatique, c'est-à-dire des procédures d'enrichissement des contenus qui passent par leur contextualisation. Ces procédures sont organisées selon des principes heuristiques, risqués mais rapides, d'attribution de vouloir-dire, ou *d'intention informative*, au locuteur. Cette interface entre sémantique et pragmatique est à la fois si cruciale et si complexe qu'il est maintenant relativement évident pour la plupart des chercheurs qu'il n'existe pas de rupture nette entre la sémantique et la pragmatique, du moins pas une rupture qui pourrait permettre quelque chose comme l'autonomie de la sémantique ou l'autonomie de la pragmatique, à l'image de l'autonomie de la syntaxe. En d'autres termes: une théorie quelconque de la signification sémantique doit nécessairement connaître une extension pragmatique, et une théorie du sens pragmatique doit nécessairement développer un schéma d'interprétation qui commence avec la construction même des formes propositionnelles et vériconditionnelles, qui sont bel et bien dépendantes du contexte tout en ayant été traditionnellement associées au niveau sémantique. Le seul débat restant concerne le fait de savoir si ce sont les sémantiques qui doivent se fabriquer un niveau pragmatique de gestion des contenus, à l'image de la SDRT dont nous parlions plus haut, ou si ce sont les théories pragmatiques qui doivent se fabriquer, ou adopter, un niveau sémantique, à l'image des théories post-gricéennes, tant le consensus tend de plus en plus à se former autour d'une sous-détermination forte, dans laquelle l'information encodée est minimale, et non autour d'une sous-détermination faible, qui voudrait au contraire que l'information encodée serait maximale, nécessitant au plus une précision de la part du niveau pragmatique. La démonstration de Kleiber sur la sémantique du morphème *oiseau* peut être d'ailleurs interprétée comme un plaidoyer pour une version forte du sous-déterminisme linguistique autant que pour une sémantique des prototypes selon sa propre intention.

Il faut donc qu'un locuteur dispose d'un ensemble de règles d'enrichissement pragmatique, bref, une sorte de procédure de construction d'hypothèses au sujet du contenu vraisemblable de la communication qui vient compléter la pauvreté de ce que le code permet tout seul de tirer, ou, dans certains cas, de corriger ce que le code donnerait à se représenter d'inadéquat aux contraintes contextuelles qui s'appliquent dans le cas concerné. Dans Saussure (2003) est développée une version *procédurale* de la pragmatique post-gricéenne, qui repose donc sur un certain nombre de postulats de cette pragmatique issue de Sperber et Wilson tout en tentant de corriger quelques-unes de ses limites, notamment pour rendre opératoire pour l'analyse sémantique et pragmatique concrète des concepts et des principes parfois trop abstraits ou

trop généraux. Par exemple, l'explication du passé composé chez Sperber & Wilson, selon laquelle la pertinence d'un procès représenté au passé composé trouve sa réalisation dans le présent, est correcte mais considérablement trop pauvre, lorsqu'ils s'appuient sur le principe de pertinence sans détailler les contraintes portées par le temps lui-même dans son paradigme d'oppositions face à d'autres temps verbaux du passé. A force d'être pragmatique, cette explication courait le risque d'une déperdition en ce qui concerne le fait que l'interprétation articule du matériau sémantique avec du contexte.

Le terrain de mise à l'épreuve de la théorie, dans Saussure (2003), est justement la temporalité, à savoir la sémantique et la pragmatique des expressions temporelles, avec un accent particulier porté sur les temps du passé en français. Nous nous intéressons, dans cet ouvrage, à la portée référentielle de ces expressions, autrement dit à la manière dont elles peuvent spécifier une référence temporelle, et donc, lorsque c'est le cas, un ordonnancement particulier pour les procès représentés dans le discours. Ce n'est que marginalement et exceptionnellement que nous abordons d'autres possibilités de sens, et donc d'autres possibilités d'enrichissement pragmatique déclenchés par ces expressions, notamment un ensemble d'effets interprétatifs. La recherche menée par Saussure & Sthioul sur l'imparfait (1999 et 2005) montre toutefois que, dans un ensemble de cas, on ne peut expliquer le fonctionnement d'une expression linguistique sans rendre compte des potentialités de contextualisation qu'elle invite, voire qu'elle force selon les diverses contraintes qui s'appliquent dans le cas considéré, y compris quand des potentialités de sens dépassent le strict cadre de la *référence* (temporelle en l'occurrence) et touche à des modes de représentation, par exemple subjectifs. L'idée que l'interprétation des énoncés est procédurale se base également sur celle qui veut que certaines expressions en particulier encodent – donc: sémantiquement – des schémas, ou *procédures*, de contextualisation, et donc d'enrichissement pragmatique. Telle est la position sur l'interface sémantique-pragmatique proposée notamment dans les deux premiers articles de ce volume, mais qu'on trouve également, bien que de manière moins explicite, dans les contributions de Bertrand Sthioul ou d'Izumi Tahara.

Dans la ligne de ces idées sur la procéduralité des enrichissements pragmatiques des expressions temporelles, il nous a semblé intéressant de travailler plus spécifiquement sur un ensemble d'effets dont certains sont connus mais dont les explications restaient à faire dans le cadre d'une pragmatique de ce type: les effets non temporels des expressions qui, normalement, ou *par défaut*, dénotent la temporalité d'une manière ou d'une autre. Qu'il s'agisse de la deixis présente en usage argumentatif, du futur comme modal épistémique, des enrichissements subjectifs de *déjà* ou *bientôt*, de la subjectivité souvent associée – à tort, selon Bertrand Sthioul dans ce volume – au passé

surcomposé, au conditionnel du modal déontique (voir l'article d'Andrea Rocci), plusieurs contributions de ce volume prennent donc d'emblée le problème des usages argumentatifs et subjectifs des expressions temporelles à bras le corps.

Les deux dernières contributions du volume, purement théoriques, concernent d'une part le statut et l'état actuel d'une des théories majeures de l'ordonnement temporel, cette SDRT dont nous avons beaucoup parlé plus haut (Yves Scherrer), et d'autre part la manière dont une logique symbolique comme celle de Reichenbach, qui constitue une sorte de standard inévitable dans le traitement du temps, et en même temps beaucoup décriée pour ses limites intrinsèques, pourrait être enrichie en termes de *relations* formelles pures à travers un formalisme logique sophistiqué, les *S-langages* (Sylviane Schwer).

Le premier article de ce volume, *Usages interprétatifs de la deixis présente*, de Louis de Saussure, présente une contribution sur la deixis présente, en particulier lorsqu'elle ne sert pas à dénoter le S référentiel. Emile Benveniste, dans des pages très classiques consacrées à son *appareil formel de l'énonciation*, avait théorisé la deixis comme entretenant un lien direct avec la subjectivité, d'ailleurs un lien bi-univoque: la deixis est à la fois l'expression et le constituant dans le discours de l'identité subjective du locuteur face à un interlocuteur, lui-aussi subjectivement constitué dans le discours. Malheureusement, chez Benveniste, la notion de subjectivité restait floue et passablement inspirée par la psychanalyse freudienne; en témoigne d'ailleurs son explication canonique du monologue, qui fait recours à quelque chose comme le clivage du moi, le monologue étant un dialogue entre deux moi du sujet monologuant. De son côté, l'école analytique anglo-saxonne associe la deixis non pas à une quelconque forme d'expression ou de constitution de la subjectivité dans le discours, mais à un simple mode particulier de référer (la *token-réflexivité*). De la sorte, Benveniste ne produit pas d'explication référentielle, et la tradition anglo-saxonne oublie un point relevé déjà depuis Bühler, celui de l'origine personnelle, intime ou subjective de toute référence, et en particulier déictique. Cet article se propose, à travers l'examen de plusieurs contributions récentes sur la question, d'explorer des pistes différentes, en abordant la deixis présente dans ses usages non temporels. Dans ce premier article, qui est en large partie un travail en cours d'élaboration, nous envisageons que les représentations réellement subjectives que permet le langage conduisent le destinataire à se figurer une représentation que le locuteur entretient de manière interne, autrement dit le point de vue subjectif du locuteur; un peu audacieusement il est vrai, nous imaginons une piste de recherche qui permettrait de séparer des usages perceptifs-objectifs du langage, où le locuteur représente des faits comme s'ils étaient objectifs, et des usages proprioceptifs-subjectifs du langage, où le locuteur représente des faits comme tout être humain peut se les représenter

de manière interne, seule manière de donner à se figurer ses propres états de pensée non propositionnels.

Dans un ensemble de travaux antérieurs, l'idée que, de leur côté, certains temps verbaux, dans certains contextes, exigent un enrichissement en usage interprétatif avait été posée, notamment au sujet de l'imparfait, comme nous l'avons mentionné ci-dessus; en particulier, ces enrichissements pragmatiques de l'imparfait exigent la représentation d'un point de vue allocentrique (inspiré par l'idée du changement d'actualité commandé par le toncal chez Damourette et Pichon). Nous avons également défendu l'idée que d'autres temps verbaux, comme le passé composé à dénotation future (du type *j'ai bientôt fini*) recevaient nécessairement des lectures interprétatives, passant par une projection du point S dans le futur où il sera possible de produire descriptivement *J'ai bientôt fini*. Dans l'article que Morency & Saussure consacrent ici au cas du futur putatif – le cas type d'usage épistémique du futur en français, comme *Ce sera le facteur* prononcé au tintement de la sonnette –, les auteurs cherchent à i) connaître la nature de l'enrichissement en jeu (comment passer d'une interprétation au futur à une interprétation modale) et ii) différencier avec une certaine granularité l'attitude épistémique produite par ces futurs putatifs par rapport aux autres formes habituellement distribuées sur l'échelle épistémique, en tentant de produire une justification pour la forme future qui ne soit pas le résultat d'une hypothèse trop générale tirée d'un parallélisme avec le futur ontologique, jamais certain et qui serait donc toujours modal en langue.

Dans son article consacré aux usages de *dovere* (italien) au conditionnel, Andrea Rocci montre que les deux interprétations épistémiques de *deve* et *dovrebbe* sont obtenues par des parcours inférentiels distincts. Pour le conditionnel *dovrebbe*, il suggère qu'il y a, pour reprendre ses termes, production de la version hypothétique soit d'une modalité circonstancielle – de nature essentiellement aléthique, exprimant des rapports causaux entre faits et événements, soit d'une modalité exprimant une relation normative dans la réalité sociale. En revanche, pour l'indicatif *deve*, Rocci montre qu'il s'agit d'une modalité *doxastique* subjective exprimant performativement des relations entre les croyances du locuteur au moment de l'énonciation, métareprésentées en tant que croyances. Cette analyse parcourt les différentes contraintes que *dovere* impose en tant que modal épistémique sur les relations discursives argumentatives; de ce fait, et puisque c'est de métareprésentation qu'il s'agit, nous sommes ici dans la question des usages interprétatifs. De manière cruciale, Rocci montre l'intérêt d'une analyse fine des lexèmes modaux non seulement en sémantique du discours mais, plus largement, pour les études discursives qui cherchent à mieux cerner le fonctionnement argumentatif des textes, en particulier dans l'interaction sociale, bien au-delà d'une simple typologie fonctionnelle comme on le voit habituellement.

L'article d'Izumi Tahara est une étude pragmatique de deux adverbes temporels du français, *déjà* et *bientôt*, dont la variété des emplois est un problème classique. L'analyse de Tahara de ces interprétations se fait en termes d'effets cognitifs obtenus aux termes de calculs inférentiels complexes, qui permettent en particulier de conduire à des interprétations temporelles de différentes sous-catégories, mais surtout à des interprétations qui requièrent des composants de sens typiquement non temporels. Son propos est de défendre l'hypothèse que *déjà* et *bientôt*, dans des emplois particuliers qu'elle traite en détail, génèrent une représentation de point de vue allocentrique, donc une métareprésentation. Pour gérer la complexité des mécanismes en jeu dans ces parcours inférentiels complexes, elle applique l'hypothèse procédurale en montrant que ces inférences ne sont pas liées à une quelconque conceptualisation de ce que *déjà* ou *bientôt* encoderaient, mais bien aux procédures pragmatiques déterminées par ces expressions.

Dans son article consacré au passé surcomposé, Bertrand Sthioul questionne l'effet *subjectif* attribué à ce temps dans une variété de travaux, et conclut par la négative. Après avoir dressé la typologie des emplois, assortie de la description de facteurs grammaticaux associés à ce temps, il passe en revue la littérature sémantique, y compris avec un regard sur ce que cette littérature considère comme de la variation diatopique ou dialectale. En particulier, l'usage du passé surcomposé étant nettement plus fréquent en Suisse romande, Sthioul discute la possibilité d'un passé surcomposé propre à cette région, avant de suggérer au contraire que les emplois rencontrés en Suisse romande, qui couvrent un ensemble plus large de types grammaticaux et qui génèrent un plus grand nombre d'effets de sens qu'en français standard, ne sont en fait que des réalisations de potentialités intrinsèquement attachées à cette forme. Au terme de son analyse, Sthioul contredit l'hypothèse qu'un point de vue subjectif soit attaché automatiquement à cette forme.

L'article d'Ahmed Khallouqi montre à quel point les catégories sémantiques attachées aux notions aspectuelles sont limitatives en regard de la variété d'emplois réellement observable. Il s'intéresse en particulier aux prédicats dits *d'état* ou *statifs*, qui ont fait l'objet de descriptions détaillées dans la littérature aspectuelle depuis les travaux classiques de Zeno Vendler. Il rejette avec force l'idée que l'on puisse assigner lexicalement ou compositionnellement à un verbe, à un syntagme verbal voire à toute la phrase une catégorie de procès déterminée, malgré le consensus sémantique à ce sujet dans la tradition aspectuelle. Or, dit-il, l'interprétation aspectuelle d'une description de procès, qu'elle soit littérale ou non, loin d'être isolable de son usage en contexte, est au contraire fortement dépendante de sa contextualisation, précisément. C'est dans cette ligne de réflexion qu'il montre la nécessité de recourir à de l'enrichissement pragmatique, y compris lexical au sens le plus étroit, c'est-à-dire portant spécifiquement sur l'expression verbale. Cet enrichissement pragmatique, toutefois, et il est important de le relever, porte *in*

fine sur tous les constituants combinés dans une description de procès. Khallouqi enchaîne ici directement sur le programme aujourd'hui en plein développement de la pragmatique lexicale, l'étendant de manière à notre connaissance inédite sur le champ des catégories aspectuelles.

Les deux derniers textes de ce volume ont une tonalité plus théorique car ils ne concernent pas une problématique concrète en sémantique et en pragmatique, mais traitent de la modélisation elle-même. Yves Scherrer, dans un parcours critique de la SDRT à travers ses récentes évolutions, expose le passage d'une SDRT concentrée sur le discours monologique vers une théorie étendue qui établit des relations rhétoriques dans la conversation elle-même. Il montre comment l'analyse des aspects combinatoires des relations discursives fait émerger de nouvelles relations discursives, et expose en quoi ces nouvelles relations discursives sont utiles pour une analyse interfacée entre la syntaxe et le discours. Toutefois, si le caractère computationnellement puissant de la SDRT ne fait pas de doute, il reste, nous dit Yves Scherrer, qu'une réflexion métathéorique s'impose sur les relations rhétoriques qui permette de clarifier les objectifs de la SDRT, l'un des problèmes de la théorie étant lié à sa complexité toujours grandissante. Nous ajouterions qu'ainsi, la SDRT s'éloigne d'un objectif alternatif proposé par les approches plus pragmatiques, objectif de simplicité des principes de construction du sens. De son côté, Sylviane Schwer, dans un article très fouillé qui fait le point sur l'histoire de la modélisation du temps, suggère précisément de réviser une nouvelle fois le modèle classique de Hans Reichenbach distribué en coordonnées temporelles positionnables sur la ligne métaphorique du temps. Son formalisme – Sylviane Schwer est d'abord mathématicienne – est appelé le formalisme des *S-langages*, et est présenté comme ayant les trois avantages suivants sur le modèle reichenbachien: i) ce modèle capture les deux relations fondamentales de *précédence* et de *simultanéité*, ii) ce modèle permet de représenter le caractère *discret* ou *continuatif* des objets verbaux et iii) produit les opérateurs algébriques exigés par le raisonnement temporel sans devoir nécessairement recourir à une notion logiquement définie du temps – s'inspirant ainsi des travaux de McTaggart.

On le voit, ce volume, bien que consacré avant tout à des problèmes de temporalité, ouvre vers des domaines toujours considérés comme limitrophes de la problématique du temps; des domaines qu'il est en réalité probablement impossible d'oublier complètement quand on traite de la temporalité représentée par le langage, tant il est vrai que les morphèmes temporels sont en soi attachés à une pluralité de fonctions d'une part, et sont reliés à d'autres morphèmes, eux-mêmes ayant une variété de fonctions. De la sorte, la problématique du temps est reliée à celle de l'ordre et de la narration, mais aussi à celle de la subjectivité, de la modalité, et bien entendu de l'aspect, qu'il soit lexical ou verbal-grammatical. C'est pourquoi la deixis présente ne peut être décrite sans regard pour ses effets de sens subjectifs, tout comme

de nombreux adverbes qui font le pont entre des usages temporels et des usages dérivés, où la temporalité est laissée de côté pour laisser place à d'autres effets qui ne sauraient par ailleurs être complètement absents des usages primitifs de ces expressions. Avec l'article d'Izumi Tahara, on le voit pour *déjà* et *bientôt*, mais la liste est longue encore de ces expressions qui montrent le lien entre temps et *autre chose*: *alors*, *tandis que*, *cependant*, et *puis*, etc., autant de cas sur lesquels le Groupe de recherche en sémantique et pragmatique de l'Université de Neuchâtel réfléchit aujourd'hui, considérant qu'un lien *naturel* ou *métaphorique* entre la temporalité et cet autre chose ne constitue pas une explication suffisante, à l'image des *maintenant* argumentatifs discutés par Louis de Saussure. On voit aussi fort bien avec l'article d'Andrea Rocci que la variation temporelle sur les modaux produit des effets très riches; et l'on voit avec l'article d'Ahmed Khallouqi que le caractère – temporel – de durée et de ponctualité des prédicats ne saurait s'expliquer sans faire intervenir notre capacité humaine, centrale, liée à l'exercice de notre rationalité (qui n'est pas la logique formelle), d'enrichir les contenus sémantiques pour obtenir le sens pragmatique. De manière sous-jacente, on voit donc bien ici que le langage est un médium sous-déterminé, c'est-à-dire que les stimuli linguistiques sont des indices que le destinataire, en détective spontané et inconscient, vient à compléter par des connaissances venues d'ailleurs que du code lui-même, connaissances qui, si elles sont parfois de nature conventionnelle, sont de manière beaucoup plus généralisée des connaissances de type encyclopédique, et mobilisent autant des hypothèses sur les thèmes évoqués par l'énoncé que la situation d'énonciation elle-même.

Il y aurait, bien entendu, encore beaucoup à dire sur tous ces objets, et sur les présupposés épistémologiques des articles ici présentés. Mais nous espérons que ces points se laisseront en partie découvrir au fur et à mesure des pages qui viennent.

Bibliographie

- Asher, N. (2007), "A large view of linguistic content", *Pragmatics and Cognition* 15-1, 17-40.
- Austin, J. (1962), *How to Do Things with Words*, Oxford, Clarendon Press.
- Benveniste, E. (1966), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard (vol. 1).
- Bühler, K. (1990 [1934]), *Theory of language. The representational function of language*. Amsterdam – Philadelphia, John Benjamins.
- Damourette, J. & Pichon, E. (1911-1936), *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*, tome V, D'Arthey, Paris.
- Goffman, E. (1967), *Interaction Ritual: Essays on Face-to-Face Behavior*, New York, Doubleday Anchor.
- Grice, H. P. (1957), "Meaning", *The Philosophical Review* 64, 377-388.
- Grice, H. P. (1975) "Logic and Conversation", in Cole P. & J.-L. Morgan (eds.), *Speech Acts. Syntax and Semantics* 3, New York, Academic Press, 41-58.
- Heim, I. & Kratzer, A. (1998), *Semantics in Generative Grammar*, Malden, Blackwell.

- Horn, L. (1984), "Toward a new taxonomy for pragmatic inference: Q-based and R-based implicature", in Schiffrin D. (ed.), *Meaning, form and use in context*, Washington, Georgetown University Press, 11-42.
- Horn, L. (2006), "The border wars: a neo-Gricean perspective", in Turner K. & K. von Heusinger (eds.), *Where semantics meet pragmatics*, Oxford, Elsevier, 21-48.
- Kamp, H. (1981), "A theory of truth and semantics representation", in Groenendijk J. A., T. M. Jansen & M. B. J. Stokhof (eds.), *Formal Methods in the Study of Language*, Amsterdam, Mathematical Center Tracts 135, 277-322.
- Kleiber, G. (1990), *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*, Paris, PUF.
- Lascarides, A. & Asher, N. (1993). "Temporal Interpretation, Discourse Relations and Commonsense Entailment", *Linguistics and Philosophy* 16, 437-493.
- Levinson, S. (2000), *Presumptive meanings: The theory of generalized conversational implicature*, Cambridge, MIT Press.
- Mc Taggart, J. E. (1908), "The Unreality of Time", *Mind* 17, 457-474.
- Mann, W. C. & Thompson, S.A. (1988), "Rhetorical Structure Theory: toward a Functional Theory of Text Organization". *Text* 8: 243-281.
- Morris, C. (1938), "Foundations of the Theory of Signs", *International Encyclopedia of Unified Science* 1-2, Chicago, University of Chicago Press.
- Perry, J. (1986), "Thoughts without Representation", *Proceeding of the Aristotelian Society*, 60, 137-152. Réimprimé in Perry J. (2000).
- Perry, J. (2000), *The Problem of the Essential Indexical and Other Essays*, Stanford, CSLI Publications.
- Récanati, F. (2002), *Literal Meaning*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Reichenbach, H. (1947), *Elements of symbolic logic*, New York, MacMillan.
- Roulet, E. *et al.* (2001). *Un modèle et un instrument d'analyse de l'organisation du discours*, Berne, Lang.
- Saussure, L. de (2003), *Temps et pertinence. Eléments de pragmatique cognitive du temps*, Bruxelles, De Boeck – Duculot.
- Saussure, L. de (2006a), "Implicatures et métareprésentations en contetxe de presse écrite", *TRANEL* 44, 57-75.
- Saussure, L. de (2006b), "Pragmatic issues in discourse analysis", *Critical approaches to discourse across disciplines* 1-1, 179-195.
- Saussure, L. de (2007), "Procedural pragmatics and the study of discourse", *Pragmatics and Cognition* 15-1, 139-160.
- Saussure, L. de & Sthioul, B. (1999), "L'Imparfait de rupture: point de vue (et images du monde)", *Cahiers de Praxématique* 32, 167-188.
- Saussure, L. de & Sthioul, B. (2005), "Imparfait et enrichissement pragmatique", in Larrivée P. & E. Labeau (éds.), *Nouveaux développements de l'imparfait*, Cahiers chronos 15, Amsterdam, Rodopi, 103-120.
- Searle, J. (1969). *Speech Acts*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Sperber, D. & Wilson, D. (1986), *Relevance. Communication and Cognition*, Oxford, Blackwell. 2^e édition revue et augmentée, 1995.
- Sperber, D. & Wilson, D. (1997), "The Mapping Between the Mental and the Public Lexicon", *UCL Working Papers in Linguistics* 9, 107-126.
- Vendler, Z. (1967), "Verbs and Times", in *Linguistics in Philosophy*, Ithaca – New York, Cornell University Press, 97-121.